

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 150 (2005)
Heft: 2

Artikel: Portrait d'un officier inconnu : Joseph de Christen (1752-1808), commandant du 4e Suisse à la bataille de Baylen. Partie 1
Autor: Christen, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Portrait d'un officier inconnu

Joseph de Christen (1752-1808), commandant du 4^e Suisse à la bataille de Baylen (1)

Autant l'histoire de la bataille de Baylen est connue, comme celle de ses principaux acteurs du côté français, mais pas celle de ses protagonistes du côté suisse, jusqu'à ce qu'une récente étude de Louiselle de Riedmatten¹ ne s'intéresse à ses participants valaisans et schwyzois. Un des personnages clefs dans cette affaire, compte tenu du rôle joué par son bataillon, reste dans l'ombre, c'est Joseph de Christen, lieutenant-colonel, commandant le 3^e bataillon du 4^e régiment suisse au service de l'Empire français.

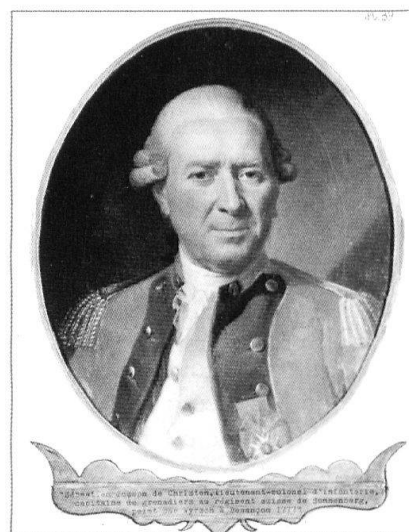
■ Hervé de Christen

Il nous a donc paru opportun d'en évoquer l'histoire, à la lumière des travaux les plus récents consacrés à la guerre d'Espagne, comme celui évoqué de Louiselle de Riedmatten et ceux de notre ami le colonel Cervello Burañes², officier et historien espagnol, issu d'une famille d'officiers suisses au service d'Espagne établie dans ce pays. Cette histoire, à vrai dire, est la reproduction mise à jour d'une partie du chapitre qui lui est consacré dans l'*Histoire de la famille de Christen* de mon oncle Xavier de Christen et de moi-même, publiée en 1988, accompagnée de portraits qui se trouvent dans notre famille.

Né dans une famille d'officiers

Joseph de Christen est le fils et le petit-fils d'officiers suisses au service de France, originaires du Nidwald. Son père Sébastien Joseph (1713-1788), baroudeur de toutes les guerres du règne de Louis XV, a fini sa carrière comme capitaine de grenadiers, avec rang de lieutenant-colonel, au régiment de Sonnenberg, et chevalier de Saint-Louis.

Sa mère Marie Thérèse Seitz (1728-1781) appartient à une vieille famille d'Alsace où son mari, par commodité linguistique pour un Alémanique, a décidé de s'établir.



Sébastien Joseph de Christen.

Quand vient l'Empire, Joseph a déjà tout un passé. Capitaine et chevalier de Saint-Louis, il a servi à Reding, puis à Salis Samade. En juin et juillet 1789, il a notamment participé aux tout premiers épisodes de la Révolu-

¹ Louiselle de Riedmatten: Aspects tactiques et stratégiques de la bataille de Baylen, le rôle des régiments suisses. Mémoire de maîtrise présenté à la Sorbonne en juin 1995, 183 p.

² Colonel Ignacio Cervello Burañes: «Algo nuevo sobre Bailen», Revista Historia Militar N° 87, 2000. «La información y las decisiones en la batalla de Bailen», Revista Historia Militar N° 90, 2001 et «Apendice al artículo: Algo nuevo sobre Bailen», Revista Historia Militar N° 87.

tion à Paris. S'il est revenu en Suisse après le licenciement de son régiment en septembre 1792, il a surtout vécu en France dans sa belle famille, à côté de Paris. Mais dès que Napoléon Bonaparte, devenu *Médiateur* de la Confédération, a quasiment rétabli l'ancienne constitution suisse et manifesté son souhait de lever de nouveaux régiments capitulés au service de la France, il est des premiers à se porter sur les rangs pour y servir.

Inscrit parmi les candidats aptes à reprendre du service dans ces nouveaux corps, en face de son nom figure la mention : « Officier plein de mérite, de très bonne moralité et de très bonne famille³. » Suite de l'Acte de Médiation, une capitulation franco-suisse est enfin conclue le 27 septembre 1803. Selon ses clauses, la Suisse doit fournir à l'Empire 4 régiments de 4000 hommes chacun. Dans un premier temps, seul un régiment est levé, mais le 12 septembre 1806 s'applique définitivement le traité, avec la constitution des 2^e, 3^e et 4^e régiments suisses. Dès lors, tout avance rapidement et, le 15 novembre 1806, un décret impérial nomme Joseph de Christen à la tête du 3^e bataillon du 4^e régiment suisse en garnison à Saint-Malo, avec le grade de lieutenant-colonel. L'uniforme est celui de Sonnenberg où son père a servi, tunique rouge garance à parements bleu céleste et pantalon blanc.

Six mois plus tard, une lettre à sa fille Eugénie, donne des détails sur sa nouvelle existen-



Saint-Malo.

ce. « Mon bataillon n'est dans ce moment que de 600 hommes, mais le colonel m'a annoncé hier qu'il a l'ordre de le porter au grand complet. (...) Il m'arrivera le 2 juillet 200 hommes de renfort, et le reste successivement jusqu'à ce que j'aie mes 1000 hommes. Cela va me donner bien du mal, vu que ce sont

des recrues qu'on m'envoie, qu'il faudra instruire et dresser ; il en sera de même des officiers, qui seront au nombre de 37, dont la plupart n'ont jamais servi. Le fond de mon bataillon qui est ici va parfaitement bien, et il a profité depuis qu'il est ici au point à ne pas être reconnaissable, grâce aux peines que

³ SHAT, classement général des officiers, dossier personnel de Joseph.

je me suis donné et à la sévérité avec laquelle je me conduis. J'ai avec moi un jeune aide-major, Mr de Sonnenberg, un charmant sujet, un parent de l'ancien colonel de ce nom, qui m'aide au mieux et duquel je suis très content. (...) Un vaisseau anglais de 80 canons est venu ces jours derniers tirer sur un de nos forts. Il n'a fait aucun mal et on lui a riposté si vigoureusement qu'il a pris le parti de s'en aller au large. Nos officiers et nos soldats désirent de se mesurer avec eux. (...) Ma santé est toujours excellente, ce qui me prouve que j'étais né pour l'état militaire, car nos messieurs sont souvent incommodés, quoique très jeunes et ayant beaucoup moins de mal que moi. (...)» Joseph brosse ensuite en quelques traits un portrait plein d'humour de son domestique: «Lucien est toujours le même. Il travaille et marche de manière à ne pas s'échauffer. Il dort et mange bien. Aussi il ne maigrit pas. Je suis cependant content de lui, mais rien de plus. (...) Il ne connaît ni les prévenances, ni les attentions et je crois qu'il restera longtemps paysan⁴.»

Cette lettre donne sur le caractère de Joseph des indications que ne contredit pas l'expression d'un portrait de 1806 ou 1807. On découvre dans la correspondance avec sa fille un homme tendre, qui aime la vie de famille et porte sur la peau des gilets de flanelle, «vu que j'ai une chemise mouillée chaque fois que j'exerce, le matin et le soir.» On y voit un homme sérieux, cultivant les parentés



Le Tres de Mayo de Goya. Un certain nombre de Madrilènes sont fusillés sans jugement par les Français dans la nuit du 2 au 3 mai. Ces exécutions provoquent le soulèvement patriotique.

utiles, et qui «sert de manière à mériter d'être avancé». «J'ai envoyé à madame de Marmont, [cousine germaine de sa femme], du beurre de la Prévallée qui lui a fait plaisir», écrit-il encore. Joseph dit également à sa fille qu'il ne faut pas se faire d'inquiétude sur son sort, qu'un bataillon ne s'instruit pas en un jour. Bref il n'est pas encore parti pour la guerre.

La campagne d'Espagne

Quelques mois plus tard cependant, le bataillon s'ébranle. Le 22 novembre 1807, il franchit la Bidassoa. Napoléon a obtenu du Gouvernement espagnol de faire passer par l'Espagne des troupes qui sont censées attaquer Gibraltar et combattre le Portugal, favorable aux

Anglais. Aussi Joseph pense-t-il que sa division va faire sa jonction avec l'armée du général Junot, et il se réjouit de bientôt visiter Lisbonne.

Mais au lieu de prendre la direction de cette capitale, les troupes prennent celle de Madrid. Le capitaine Schumacher, qui sert sous les ordres de Joseph, a raconté la traversée de la France jusqu'à Bayonne, où se rassemble en novembre 1807 le 2^e corps d'observation de la Gironde placé sous le commandement du général comte Dupont de l'Etang. «Notre corps d'armée, écrit-il, comptait plus de 34000 hommes; il fut partagé en trois divisions: Barbou, Vedel et Gobert. Dans chacune d'elles se trouvait un bataillon suisse, à savoir notre bataillon à la 1^{re} division. Chacun des bataillons particulièrement grossi comptait neuf compagnies.»

⁴ Nous avons modernisé l'orthographe des textes anciens cités.

Le récit de Schumacher⁵, ceux du colonel Landolt⁶ et de l'historien des troupes suisses au service de l'Empire, Albert Maag⁷, suivent pas à pas la marche du bataillon Christen au milieu d'une population, dont l'attitude devient de plus en plus menaçante devant la présence envahissante et inexplicquée des troupes françaises sur son territoire. «*Les Espagnols, à la vérité, note Schumacher, ne nous reçurent pas comme des ennemis. Cependant, suivant leur caractère habituel, ils nous regardaient avec des yeux sournois.*» Le 8 avril 1808, le bataillon participe à Madrid à une grande parade en présence du roi Ferdinand VII et de Murat. Le 12 avril, à l'arrivée à Aranjuez, résidence d'été du roi, Français et Suisses font encore officiellement bon ménage avec les troupes espagnoles. Puis une nuit, les Espagnols disparaissent.

Aussitôt commencent les attentats contre les isolés. Le fameux *Dos de mayo* (2 mai) éclate l'insurrection madrilène qui se communique quasi «électriquement» à toute l'Espagne, au dire du général Vedel⁸. La garnison n'échappe à une tentative d'extermination que grâce à une dénonciation. A mi-mai, le bataillon est à Tolède. Le 5 mai, Napoléon a convoqué

la famille royale qui, dès le mois de mars, avait envisagé de fuir en Amérique. A Bayonne, il contraint Charles IV et son fils Ferdinand à renoncer au trône en faveur du roi Joseph, son frère. Tandis que Murat mate les Madrilènes, des rébellions éclatent dans toutes les régions. Elles inspirent à Goya deux de ses plus célèbres toiles.

Dès lors, l'armée du général Dupont, à laquelle appartient le bataillon de Joseph, est chargée de gagner au plus vite Cadix, poumon du commerce espagnol. Il faut soustraire ce port aux convoitises des Anglais; ainsi la flotte française de l'amiral Missiessy, assiégée dans sa rade, pourra être libérée, de même que l'escadre de l'amiral Rosily envoyée à son secours, qui croise devant la ville. Il faut aussi pacifier et tranquilliser une Andalousie travaillée par les suites de l'insurrection, en se joignant à l'armée espagnole du général Solano, stationnée près de Cadix, de plus en plus incertaine.

Lourdes tâches pour lesquelles Dupont quitte Madrid le 15 mai et début d'un calvaire qui sonnera le premier glas de l'Empire, même si le 3^e bataillon du 4^e suisse s'y distingue particulièrement.

Dupont a, avec lui, une seule de ses trois divisions, la division Barbou, soit 6300 hommes, dont les 1400 soldats de la Garde de Paris, les 444 marins de la Garde et les quelque 1100 à 1200 hommes⁹ du bataillon Christen, plus 2300 chasseurs et dragons des généraux Dupré et Privé, 3000 hommes des régiments *suizos azulejos*, suisses espagnols à l'uniforme bleu (à la différence des rouges *encarnados* de Christen), Jeune Redding et de Preux, ralliés malgré eux, qui marchent à contrecœur, soit en tout près de 12000 hommes. Les divisions Vedel et Gobert sont restées sur place pour maintenir l'ordre à Tolède et Madrid.

Le 3 juin, après avoir traversé Tolède et franchi les terribles gorges de Despeña Perros dans la Sierra Morena, Dupont arrive à Andujar, dans la plaine du Guadalquivir.

Il découvre qu'entre temps Solano a été assassiné, qu'une junta a pris le pouvoir à Séville, qu'elle a désigné un nouveau général en chef, Castaños, totalement hostile à la France, que l'Andalousie s'est soulevée. Si l'opération andalouse paraît compromise, sauver Cadix est peut-être encore possible et il décide de poursuivre sa route dans cette direction.

⁵ Cf. Gaspard Schumacher: Journal et Souvenirs (1798-1830). Traduits par Pierre d'Hugues. Paris, Arthème Fayard s.d., mais environ 1910.

⁶ Colonel Landolt: Erinnerungen aus den Jahren 1807 bis 1815. Zürcher-Taschenbuch 1893.

⁷ Albrecht Maag: Geschichte der Schweizertruppen im Kriege Napoleons in Spanien und Portugal, tome II. Bâle, Ernst Kuhn, 1892-1893.

⁸ «Mémoires militaires du lieutenant-général comte de Vedel sur la campagne d'Andalousie en 1808», Mémoires sur la campagne d'Andalousie. Paris, Teissèdre, 1998, p. 52.

⁹ D'après Schumacher, les bataillons suisses, a priori de 1000 hommes, avaient été «particulièrement grossis» avant de partir. Les deux autres bataillons suisses, moins exposés que celui de Christen, avaient encore 1200 hommes le 6 juillet 1808 contre 886 pour celui de Christen.

Dans la région de Cordoue

Le 7 juin au petit matin, peu avant Cordoue, il se heurte pour la première fois à un ennemi en force qui défend le pont d'Alcolea sur le Guadalquivir. Franchir ce pont est indispensable pour gagner Cordoue. Vers midi, après trois heures de combat, le pont est emporté. Le courage et l'efficacité du 3^e bataillon suisse, ont été majeurs dans cette action. Sur un total de 130 morts, 31, dont 1 officier, sont à lui, ainsi que 80 blessés. A trois heures de l'après-midi, les portes de Cordoue enfoncées par l'artillerie, les grenadiers du bataillon Christen sont les premiers à pénétrer dans la ville au pas de charge, baïonnette au canon, et au son du tambour¹⁰, malgré les jets d'eau bouillante, de plomb fondu, de pierres, de tuiles et autres projectiles. «*Nous perdîmes plusieurs hommes, écrit Schumacher, qui furent tués par des coups de fusil tirés des maisons et des jets de tuiles.*»

Quatre jours durant la ville est mise à sac. Epuisés par une nuit de marche et un rude combat, assoiffés et affamés, les hommes se laissent aller aux

plus terribles excès: meurtre, pillage, viol de femmes, de religieuses, vol de vases sacrés dans les églises. Heureusement, s'il dure, le sac est limité aux rues où la résistance est la plus vigoureuse: «*dans les autres on ne constatait presque aucun dommage et la plus grande partie de la cité a été épargnée*¹¹.» Une fois de plus, comme lors du «*Jour d'horreur du Nidwald*» quelques années plus tôt, l'Eglise ou ses représentants sont manifestement visés, car c'est elle et les moines qui animent particulièrement la résistance.

Une comparaison que ne manque pas de faire le capitaine Schumacher. Déjà à Alcolea, des moines servaient une partie des canons dirigés contre les forces françaises. Décrivant plus loin dans ses souvenirs «*une foule de moines portant tout autour du corps, des images et des rosaires, marchant à cheval à la tête de paysans, cette procession militaire me frappa par son analogie avec les démonstrations des paysans d'Unterwald qui, en 1798, se soulevèrent et furent conduits, sous le commandement du capucin Paul Styger, au désastre, par les mensonges, les tromperies et les soi-disant miracles de ce moine*¹².»

Ne croirait-on pas lire ce qu'écrivait à cette occasion l'un des adjoints de Shauenbourg, le général Mainoni: «*Aucune troupe n'a jamais tant tenue au feu que ces insurgés [nidwaldiens], tous avaient communiqué avant de se présenter au champ de bataille, une grande quantité avait la tête et les habits chargés de reliques du Rosaire, des scapulaires jusque dans leurs co-cardes, et des petites madones en cire*¹³.»

Du 7 au 16 juin, l'armée française reste à Cordoue jusqu'à ce que, devant l'ampleur de l'insurrection, les préparatifs de Castaños et la nouvelle de la capitulation de l'amiral Rosily, le 15, Dupont décide de rebrousser chemin et de renouer les communications avec Madrid, entre temps également coupées par les insurgés.

Du 16 au 18 juin, sur la route d'Andujar, talonné par les forces de Castaños, qui vont bientôt atteindre 30000 hommes, il fait l'horrible décourte des anciens soldats du corps, malades ou traînardes laissés en chemin, sauvagement suppliciés, mutilés, massacrés. «*Nous reconnûmes accrochés à un arbre huit de ces malheureux soldats, ap-*

¹⁰ G. Heidegger: *Lebengeschichte, Erlebnisse in napoleonischen und niederländischen Diensten (1807-1825)*. Zürich: chertaschenbuch, 1925, p. 36.

¹¹ Colonel Landolt: *op. cit.* p. 159.

¹² G. Schumacher: *op. cit.* p. 59.

¹³ 1798 Geschichte und Überlieferung, p. 140. Schumacher, issu d'une famille de la campagne lucernoise, engagé comme soldat à 22 ans en 1799 dans la Légion helvétique, n'avait rien non plus d'un officier d'Ancien Régime et partageait l'idéal missionnaire de la Révolution de libérer les peuples de pouvoirs oppresseurs et d'une Eglise favorisant l'obscurantisme. Obscurantisme, s'il en est, largement partagé dans l'ensemble de l'Europe d'alors, aussi bien en ville qu'à la campagne. Milan est-elle une ville arriérée, lorsque sa population, révoltée, criant: «*A morte, A morte i Francesi*», encadrée par des moines augustins, portant croix et poignards, est sabrée par le sous-lieutenant Ozanam le 25.5.95? Et quid de l'aveuglement d'un Robespierre ou d'un saint Just préférant noyer dans le sang et le crime tout ce qui s'oppose à l'application de leur dogme?

partenant à notre division et qui, accrochés de diverses manières (pendus, empalés, crucifiés), avaient là attendu la mort dans d'atroces souffrances. Ils avaient les yeux crevés et subi toutes sortes de mutilations (jambes ou bras coupés)», écrit encore Schumacher.

Pendant un mois, du 18 juin au 18 juillet, Dupont s'attarde à Andujar, persuadé qu'en s'établissant au pied de la Sierra Morena, il préserve à la fois sa capacité de se retirer sur la Manche et Madrid et de reprendre l'offensive, s'il reçoit des renforts. Audacieux pari quand ses troupes, déjà abattues par l'inaction, succombent à la pénurie de subsistances et à la maladie. «En moins de quinze jours 600 (soldats) viennent peupler les hôpitaux, presque tous atteints de la dysenterie, sans compter un nombre égal qui, étant moins affecté, restait dans les camps¹⁴.» Le 10 juillet, le nombre des malades est même de 1571 dont 283 dans le 4^e suisse.

Vers le 14 juillet, l'ennemi considérablement renforcé en nombre, profitant de l'inaction de Dupont, cherche à lui couper toute retraite et à l'empêcher de tenir le nœud de communications entre Madrid, Cordoue et Grenade qu'est Baylen, au débouché même de la route de la Sierra Morena. Afin de parer à la menace, Madrid a pu lui dépêcher Vedel et les 6800 hommes de sa division et les 6500 de la division Gobert, devenue Dufour, avec lesquels il a opéré

Le contexte stratégique de la campagne d'Espagne. Lisbonne et le Portugal sont des «points d'appui» de l'Angleterre qui soutient la guérilla en Espagne. Le «mur» sur les côtes symbolise le Blocus continental décrété par Napoléon, qui ne s'étend pas encore à l'Espagne et au Portugal.



sa jonction le 30 juin. Malheureusement, malgré cet apport, le rapport de forces n'est toujours pas en sa faveur, d'autant que, s'il veut rester et tenir Baylen avec les gués et les ponts du Guadalquivir qui y mènent et les défilés de la Sierra Morena, il lui faut disperser ses troupes. Besoin de dispersion tel qu'à la suite d'une série de fautes et d'incompréhensions entre Dupont et Vedel, il incite le 17 juillet Vedel et Dufour à abandonner partiellement Baylen, jusque-là bien tenu par eux, pour se porter à plus de trente

kilomètres de là, sur la route de la Sierra, afin de reprendre le contrôle des défilés. Ils les croient, par erreur, retombés entre les mains de l'ennemi. Erreur funeste qui permet au général Théodore de Reding, officier suisse passé au service de la Junte, commandant de l'armée andalouse sous Castaños, toujours aux aguets, de s'emparer enfin de la position tant convoitée et de barrer la route de Madrid à Dupont.

(A suivre)

H. C.

¹⁴ «Mémoires du capitaine de frégate Pierre Baste», Mémoires sur la campagne d'Andalousie, p. 101.